Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 42

Artikel: En revenant de Genève
Autor: V.F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199605

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

40me ANNÉE. N° 42. FONDÉ PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 18 octobre 1902.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse :** 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames :** 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

En revenant de Genève.

Nos amis de Genève viennent de passer des journées agitées. Ils ont assisté, à propos d'un conflit entre la Compagnie des tramways et ses employés, à des désordres qui ont nécessité la levée de troupes. Durant deux nuits, certains quartiers ont été le théâtre de scènes ayant un fumet de révolution. Les journaux quotidiens ont publié sur ces faits des détails en si grande abondance, qu'il serait oiseux d'y revenir; aussi bien n'est-ce pas le rôle du *Conteur vaudois*. Mais, nous étant trouvé à Genève ces jours-là, nous nous permettons de dire ici quelques-unes de nos impressions.

Il y avait, dans cette première quinzaine d'octobre, deux Genève : la Genève de chez Handwerk et de la Jonction, où grondait l'émeute, et la Genève pimpante et sémillante des grands quais, des rues commerçantes et des belles promenades. Dans celle-ci, à part quelques postes de miliciens, rien ne parlait de situation anormale. Les tramways, il est vrai, ne circulaient guère ou pas du tout. En revanche, fiacres et piétons allaient et venaient à qui mieux mieux. Vieillards, femmes et enfants sortaient comme d'habitude. Au Jardin anglais, les moutards pétrissaient le sable des allées sous les yeux de leurs bonnes, ignorantes comme eux de la grève générale.

Tout autre était l'aspect de la Genève des grévistes. Là, on ne rencontrait que des passants à l'air soucieux ou irrité, des groupes sortant des conciliabules de la brasserie Handwerk ou s'y rendant d'une allure fiévreuse, des hommes et des femmes dévisageant les nouveaux venus, les inconnus, se méfiant des mouchards. C'étaient d'incessantes reconnaissances aux abords du dépôt de tramways, le long de l'interminable boulevard de Saint-Georges, dont les terrains vagues, les bâtisses à demi achevées et l'éclairage sommaire avaient, la nuit, quelque chose d'inquiétant. Et lorsque retentissait ce cri de ralliement : « A la Jonction ! » de toutes parts surgissaient des manifestants qui s'acheminaient en hâte vers le parc aux voitures de la Compagnie, suivis par la foule grossissante des curieux avides d'émotions. On voyait dans cette cohue des femmes, des jeunes filles — qui diable soignait les marmots à ces heures-là ? — courant sans se soucier des ornières, des flaques de boue ni des bourrées des vagues humaines.

Individuellement, la plupart de ces gens n'eussent sans doute pas fait de mal à une mouche, ni proféré des propos malsonnants; mais dans la mêlée, ils vibraient d'une seule âme, de l'âme des foules, enfantine et cruelle. Un coup de sifflet, une huée étaient repris en refrain par toute la masse. On daubait le Conseil d'Etat, la troupe, la Compagnie et son directeur, l'Américain Bradford. Un quatrain qui se chantait sur l'air de « Meunier, tu dors », devint le leitmotiv de ce drame du peuple :

Bradford, tu dors,
Tes tramways vont pas vite ;
Bradford, tu dors,
Tes tramways vont pas fort.

A deux ou trois reprises, on le sait, les choses tournèrent tout à fait au tragique. Accueillis à coups de pierres, bombardés du haut des fenêtres au moyen d'ustensiles variés, conspués de toute manière par des gredins avec lesquels la foule inconsciente faisait chorus, les militaires, fantassins et cavaliers, durent charger. Fort heureusement, il y eut plus de bruit que de mal, le sang ne coula pas et personne ne fut tué.

Mais il fallait entendre les récits des bonnes gens après ces échauffourées ! Deux Genevoises que nous rencontrâmes la nuit de la première charge, tout au bout du boulevard Saint-Georges, étaient encore blêmes de peur.

— Nous avons assisté à toute l'affaire, monsieur, c'était effroyable !

— Où donc étiez-vous ?

— A un quatrième étage, chez une connaissance. Nous dominions la bataille. Les guides, l'épée nue, se précipitèrent au triple galop sur les spectateurs, sabrant à gauche et à droite, écrasant les femmes et les enfants. Ce fut bientôt une horrible purée humaine.

— Vous me faites frémir, mesdames. Mais, êtes-vous sûres d'avoir bien vu ?

— Oh ! nous n'exagérons rien. Allez seulement à la Jonction, vous y verrez encore des tas de blessés.

A la Jonction, il n'y avait que quelques manifestants, gardés à vue par des gendarmes, et ceux-ci, en fait de blessés, ne connaissaient que le cas d'une femme qui avait été piétinée et dont l'état inspira, durant quelques instants, d'assez vives craintes. Quant aux autres victimes, c'étaient des soldats et des civils ayant reçu qui un coup de plat de sabre, qui un projectile quelconque, balles exceptées, car aucun coup de feu ne fut tiré. C'était assez, mais c'était tout.

En examinant les façades des deux seules maisons habitées donnant sur ce carrefour, désormais historique, nous pûmes nous convaincre que, du haut de leur quatrième étage, les deux Genevoises n'avaient guère dû voir que les ténèbres de ce lieu. Mais, les cris des gens bousculés, le cliquetis des armes, les pas des chevaux et l'imagination aidant, d'autres qu'elles eussent juré aussi sur leur tête avoir été les témoins d'une nouvelle Saint-Barthélemy.

Pauvres petits pioupious du bataillon 10, et vous, hommes du 105 de landwehr, premier et deuxième bans, braves pères de famille dont le ceinturon comprimait un peu trop le bedon, et à qui vos femmes portaient de réconfortantes victuailles, quelle réputation de massacreurs on était en train de vous faire ! Vous n'avez jamais passé pour des fanatiques de la vie des camps; mais vous avez montré que dans les circonstances graves vous saviez faire votre devoir aussi bien que les milices d'autres cantons. Et nous admirions avec quelle bonne humeur vous montiez la garde et avec quelle gentillesse, quelle citadine courtoisie vous faisiez circuler la foule des badauds. Cependant, vous n'aimiez pas Bradford, vous non plus.

Cet Américain est peut-être un homme pas plus mauvais qu'un autre, mais il ne connaît ni les Genevois, ni leur langue et il les prend à rebrousse-poil. Ce n'est pas une raison pour faire une grève générale, sans doute, mais c'en est une pour ne pas le porter dans son cœur.

Nous avons vu ce malheureux directeur passer en automobile. Il a la mine sévère et triste. Peut-être caresse-t-il trop la théière. Ce n'est pas le moyen de se dérider. Tissot, notre célèbre concitoyen, le disait déjà dans son traité *De la santé des gens de lettres*.

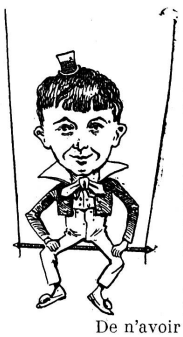
Ces théières pleines d'eau chaude, que je trouve sur leurs tables, me rappellent la boîte de Pandore, d'où tous les maux sortent, avec cette différence qu'elles ne laissent pas même l'espérance, mais, au contraire, en propageant l'hypocondrie, elles répandent la tristesse et le désespoir.

On raconte que Bismark traitant en 1871 des conditions de paix avec Jules Favre, ministre des affaires étrangères du gouvernement de la défense nationale, se montra tout d'abord d'une dureté excessive pour la France. Favre, après avoir tenté en vain de le fléchir, s'était tu, atterré, quand son regard se porta sur un caisson de cigares qui était sur la table, à côté des cartes de la frontière. Sans dire un mot, il le poussa doucement vers la main du chancelier de fer. Bismark, qui était grand fumeur, prit un régalia et l'alluma. Après deux ou trois bouffées, son ton se radoucit et il consentit à laisser Belfort aux Français et à ne pas exiger une rançon supérieure à cinq milliards.

Messieurs les employés des tramways genevois, quand M. Bradford daignera vous recevoir, essayez donc de lui offrir, non une tasse de thé, mais un verre de Villeneuve ou d'Yvorne. Si le soleil qui est renfermé dans cette liqueur ne parvient pas à réchauffer son cœur pour vous, c'est qu'alors votre directeur n'a sous le teton gauche rien de réchauffable.

V. F.

La question des ponts.



Un de nos lecteurs nous adresse cette petite fantaisie, bien lausannoise.

LE CONSEIL ET LES PONTS.
(Fable.)

Le Conseil ayant voté
Tout l'été
Et dans de longs bavardages,
Discuté les avantages,
De l'un ou de l'autre pont
De Chauderon-Montbenon,
Se trouva, quand vint
[l'automne,
— Ne le dites à personne —
Très fortement ennuyé
De n'avoir rien décidé !
Or, la chose étant pressante,
L'édilité vigilante
Remit donc sur le tapis
Les projets et les devis.
Lors, aux séances nocturnes,
Commença le jeu des urnes,